

La violoncelliste et le pianiste

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

La poésie, comme le royaume des cieus, souffre violence, et les violents en ravissent la couronne ; couronne de ronces, d'orties, d'épines. La seule qu'ils daignent porter, la seule qui leur aille. Les doux héritent la terre, dit l'Evangile, les violents ravissent le ciel.

Marina Tsvetaïeva (1892-1941) est de la race des violents qui ne se plaisent que dans les flammes. Elle était faite pour brûler sur un bûcher ou finir sur un échafaud. Les dieux ne lui ayant pas octroyé ce plaisir, Marina se fit elle-même l'exécutrice de leurs œuvres et sortit de la vie comme on s'arrache le cœur. De tels incendies ont-ils une biographie ? Résumons brièvement la sienne.

Marina T. quitta la Russie en 1922 pour rejoindre son mari qui combattait avec les Blancs. Cet exil, qu'elle ne parviendra pas à surmonter, la voua au dénuement matériel et moral. En 1939, elle regagna l'URSS mais, brisée par de nouvelles épreuves, elle se suicida le 31 août 1941. Si la poésie, ce sont des cris poussés dans le noir et des coups de poignard distribués au hasard, des herbes jetées pêle-mêle dans un chaudron allumé sur la lande, alors Marina T. est une poétesse. Si en revanche la poésie est une architecture verbale où l'effet est atteint sans aucune violence, par la seule grâce du vocabulaire et la place qu'il assigne à chaque mot dans la phrase, une construction savante pleine de sens, de raison, de musique, articulée autour d'une

phrase qui comprend un sujet, un verbe, un complément, trinité sainte de la grammaire, alors Marina T. est peut-être une sorcière ou une chiffonnière. Disons, une princesse en haillons. C'est Cendrillon enfermée dans la prison du monde qui remue les cendres d'un feu allumé dans l'éternité et que le monde, par sa froideur, cherche à éteindre. Elle attend le prince qui viendra la ravir.

Dans la tragédie qu'elle écrivit, *Ariane*, Thésée renonce à sa femme, non par dédain et lassitude - Thésée est un grand cavaleur - mais afin qu'elle reçoive d'un dieu ce que l'homme en ses limites ne peut lui donner. (Thésée n'étant qu'un demi-dieu.) Elle attend le moissonneur, le vendangeur et le vengeur. Elle attend dans la terreur et l'extase qu'il vienne mettre le feu au monde. Elle attend le terroriste.

Avec le romantisme, il s'est passé une chose étrange. Jadis les poètes étaient de placides bourgeois, comme La Fontaine, Racine ou Corneille, qui peignaient les amours et les exploits des dieux et des demi-dieux. Depuis le romantisme, les poètes sont devenus eux-mêmes les dieux et les héros de leurs propres *Iliade* et *Odyssee*, au point que parfois ils oublient de les écrire. Marina Tsvetaïeva est aussi bien Ariane que Phèdre. Ce qui crée un hiatus. Phèdre est-elle la personne la plus appropriée pour écrire son histoire ? Ariane aurait-elle décrit son drame en vers ? Peut-on à la fois être auteur et héros ? L'art, au sens de mé-

Marina Tsvetaïeva,
Les Carnets, Syrtes,
Paris 2008, 1136 p.

tier, ne risque-t-il pas d'en pâtir ? Écoutez ce qu'elle dit, cette brûlée vive, cette princesse en haillons. « A mon modeste logis, vint Son feu, et ma maison s'en trouva embrasée, flamba et trembla d'une brusque clarté, c'était l'Aurore, c'était le ciel. » C'était le dieu, c'était Apollon.

De l'adulte, son ennemi, car homme du monde et qui compose avec le monde, elle dira : « Il acquiert l'art aussi pitoyable que triste de se contenter d'hommes en guise de rois. » Fille sans dot et princesse par naissance, elle ne peut épouser que le fils du Roi, l'Agneau d'amour et de colère. « C'est la soif, dit-elle qui vivifie le vin, c'est le gueux qui justifie le festin, c'est la croix qui fait aimer la sortie du tombeau, c'est la peur qui sanctifie la joie. »

Au festin de l'Agneau, chacun se rend avec son ombre et son contraire. C'est la petite fille qui a tremblé dans le noir toute sa vie qui pénétrera dans la salle illuminée. Elle n'a rien fait d'autre que de regarder Dieu et de l'attendre avec ce regard d'enfant assez pur et assez têtu pour croire encore à ce conte, cette folie que « tout ce que vous demanderez vous sera accordé ». Il est évident que l'Évangile n'a pas été prêché pour des adultes qui se satisfont de ce que le monde peut donner, mais pour des enfants qui tiennent le monde et César pour rien.

Sur le fait de publier, Marina disait sous la forme toujours plus ou moins lapidaire et lapidaire de ses poèmes, balles de pistolet chargées du plomb de l'éternité : « Publier, c'est vendre l'âme de son âme. La pauvreté justifie à peine une telle infamie. »

*On n'immobilisera pas le Vésuve
Par des vignes ! Avec du lin, on
Ne tiendra pas un géant ! La folle étuve
Des lèvres suffit afin qu'en lion*

*Les vignes changées
se retournent soudain
Crachant sur vous des laves de haine.
Vos filles seront rien moins
que des putains
Et vos fils écriront des poèmes.*

Quand je vous dis que les poètes ont l'invective du prophète aux lèvres !

Musique de chambre

Avec Jean Berteault, nous descendons l'échelle qui va de la terre au ciel et que montait hardiment Marina Tsvetaïeva. Une autre échelle nous est proposée, celle que l'on appuie contre un arbre pour y cueillir des cerises au mois de mai, mois de Marie. Chacun de ses sonnets est une cerise qu'il faut manger quand elle est mûre.

Le sonnet revient à la mode et nous nous en félicitons. Cette forme succincte et ramassée, sorte d'*Iliade* ou d'*Odyssee* en miniature, autorise un homme à tout oser, à dire l'essentiel de ce qu'il est, de ce qu'il veut, de ce qu'il sent, à se camper en pied dans quatorze vers bien frappés, bien rimés, bien limés, qui sont autant de médaillons et de médailles. Nous ne vanterons pas la liberté qui naît de la contrainte. La poésie est à la prose ce que la noblesse est à la bourgeoisie et la vie régulière à la vie séculière. Vers et rimes sont les grilles d'un cloître mental derrière lesquelles montent au ciel encens, prières, cris, soupirs, gémissements, mais toujours sous une forme policée.

lettres

Jean Berteault,
*Claire, te souviens-tu
d'Ostende. Sonnets,*
Fernand Lanore,
Paris 2008, 92 p.

lettres

Le sonnet est la musique de chambre de la poésie. Jean Berteault compose les siens comme Chopin ses Préludes. Un sonnet est une confidence, presque une confession. Je rêve de ceux que Tartuffe eût pu écrire à Elmire et que Molière a sans doute brûlés. Sainte-Beuve écrit des vers pour séduire Madame Victor Hugo, et il y est parvenu, au grand dam des hugoliens. Or il y a non pas tant du Sainte-Beuve que du Léautaud chez Jean Berteault, c'est-à-dire du chat enragé, de l'honnête homme en guerre contre le siècle et sa sottise, c'est-à-dire contre tous les siècles.

Cet homme qui se retourne sur les beaux jours de son passé, Philinte vieillissant qui vient de perdre son Eliante, laisse ça et là percer son âge, fantôme en peine rôdant comme Adam autour du Paradis perdu. Le voyageur traverse la mer orageuse de ses souvenirs qui sont autant de prénoms féminins. L'amour et l'amitié sont ses guides. Orphée remonté des enfers devient poète : le malheur a creusé son âme, le travail creusera ses vers.

Passent aussi dans ses vers des visages d'actrices d'hier, adorées dans leur jeunesse et celle de l'auteur, dans l'obscurité d'une salle de cinéma de quartier, sur un écran noir et blanc - je me demande si la jeunesse d'aujourd'hui adore aussi religieusement, aussi dévotement ses stars, si l'adoration a le temps de faire son nid et sa niche dans le cœur d'un jeune homme sollicité de toutes parts.

Ses poèmes, on l'aura compris, sont écrits à des femmes et pour des femmes. Ils sont une école et une invitation à l'amour. Jean Berteault est un amoureux, comme on l'est chez Marivaux, Musset ou Giraudoux. Il parle d'amour et de femmes avec l'allant et le chic du cher Sacha Guitry. D'amour et de femmes, ai-je dit, non de sexe, mot qui

jusqu'à hier encore ne désignait que le sexe faible, que le sexe fort avait le devoir et le plaisir de protéger et de célébrer. Et de femmes qui tourbillonnent sur de hauts talons, les lèvres peintes, une fleur dans les cheveux, dans des robes légères, au son d'une valse musette.

Jean Berteault a contracté un jour récent la maladie de faire des vers. Il ne savait pas, cet homme exquis, tard venu à la littérature, qu'il allait nous enchanter et nous faire pleurer. Rires et larmes, voilà ce qu'on ne trouve plus guère dans la poésie sérieuse et pensante contemporaine. Mais le cœur qui bat, où est-il ? Berteault a osé écrire un poème dans lequel un homme d'âge mûr demande à une très jeune femme la permission de dormir avec elle, sans la toucher. Il nous le jure. Et qui sommes-nous pour douter de la force et de la sincérité d'un serment ? Baudelaire seul aurait pu oser une pareille gageure, et Jean Berteault l'a tenue.

Je voudrais dormir avec vous :

*J'ai dit : dormir,
M'étendre à vos côtés,
immobile et sans fièvre,
Dormir sans vous toucher,
même du bout des lèvres,
Vous avoir près de moi,
pour en rêver, dormir !*

Ce sont là l'épreuve et la récompense qu'au Moyen-Age un chevalier et un poète auraient obtenues de la dame de leurs pensées.

G. J.